

Queen Marie-Antoinette

d'après Marie-Antoinette de Zweig



Note d'intention

Pourquoi Marie-Antoinette ? Peut être simplement une double attirance : un destin d'exception et la plume de Zweig. Après l'amoureuse de La Lettre d'une Inconnue, l'artiste crucifiée sous les traits de Camille Claudel, la femme pacifique et dénonciatrice de Stabat Mater Furiosa ou la femme en deuil de L'Inattendu, les figures de femmes parsèment en effet le parcours de la Cie DeKalages. Ici, la personnalité est plus complexe à traiter car chargée d'histoire.

Critiquée, controversée, attaquée de toutes parts, la figure de Marie-Antoinette intrigue par l'évolution toute dramatique de sa destinée, par les contrastes qui caractérisent toutes les époques de sa vie : jeune fille capricieuse et insouciant, comblée par les fées au berceau, elle est promise à un avenir somptueux. Mariée à l'homme le plus puissant du monde, elle est en fait seule dans un lit immense d'où aucun plaisir ne sort. Adulée de tous, elle est étouffée par les règles, sorte de Lady Diana avant la lettre. Elle se rebelle, est avide de vie, elle s'enivre des fastes de la cour, use et abuse de ses richesses, du luxe qui l'entoure, de la séduction qui émane d'elle. Superficielle, elle joue des autres, avec les autres pour mieux fuir son vide intérieur. La colère qui gronde dans toute la France va réveiller en elle la souveraine, la politique. Plus vite et plus instinctivement que Louis XVI arc-bouté dans le passé, elle va prendre conscience de son rôle et finir écartelée entre la tradition qu'elle incarne et le monde moderne qu'elle sent poindre mais où elle n'a plus de place.

Comment ne pas avoir envie de représenter cette figure ô combien théâtrale et tragique, ces mille et une circonvolutions de l'esprit, ces multiples contradictions ô combien humaines ? Comment réellement rendre compte de cette légèreté de cette frivolité et à la fois de cette majesté sombre et digne ? L'intention n'est pas historique, même si les faits sont respectés et le parti pris assumé, celui de Zweig . L'envie naît alors de suivre ses pas et de partager sa vision si bien mise en mots. Mais rien n'est théâtral dans la biographie et si Zweig excelle à peindre les êtres, la scène, elle, réclame d'autres rythmes, des confrontations, des ruptures. Il faut s'autoriser à ne pas respecter la musique et la splendide dentelle propre à l'écriture de Zweig.

L'écriture de la pièce est ainsi un tissage de mots historiques, scrupuleusement respectés, et de mots de comédiens qui se débattent avec leurs personnages, nous ramènent au quatrième mur, nous appellent à témoins et rivalisent d'impertinence et de provocation. Cette alternance vertigineuse entre personnages et comédiens autorise tout, accélère le temps, justifie les changements de rôle et mêle à l'infini la complexité des caractères du 18ème siècle et les relations de pouvoir et de séduction à l'intérieur de la troupe contemporaine.

Entre le « tout est permis » et le respect de l'histoire s'est aussi intercalée une écriture de plateau qui a laissé la place aux improvisations, aux propositions de jeux, à la magie de la rencontre entre les ombres du passé et les corps du présent. Cette insolence première a été voulue comme une représentation moderne de celle de Marie-Antoinette jeune, rétive aux règlements, jeune femme spontanée dans un monde sclérosé. Cette insolence se devait néanmoins de s'effacer peu à peu, broyée comme la reine par l'étau qui se resserre dans un monde de révolution. Elle laisse alors place à la magnificence de l'histoire, à la grandeur d'un destin tragique. Il est des choses avec lesquelles on ne saurait plaisanter.

Le spectacle

Une jeune femme surgit de nulle part et danse et danse et danse. Elle déborde de joie de vivre, elle a 15 ans ! Ah non, elle est metteur en scène et rêve d'être une reine de 15 ans. Les autres comédiens la rejoignent et tentent de comprendre l'histoire, ce qu'ils doivent jouer, où on en est. Et eux aussi sont habitués de rêves, jouer une femme, trouver sa place, gagner un jeu télévisé, séduire LA femme ? Mais quelle femme ? Qui était Marie-Antoinette, faite, l'année de ses quinze ans reine de France ? Une débauchée futile piégée dans l'affaire du collier ? La pire ennemie de la Révolution ? Une sainte pour la Restauration ? Une âme qui, sous le poids du malheur et de l'Histoire, se révèle à elle-même et se rachète, passant de l'ombre de la jouissance à la lumière de la souffrance, des fêtes parisiennes au lit de la guillotine ?



Les comédiens revisitent la destinée éblouissante et fatale de Marie-Antoinette sur les traces de Zweig. Nulle prétention à la vérité historique, juste le plaisir de suivre le regard subjectif du grand auteur, d'emprunter ses formules littéraires, d'ajouter aux frasques de l'histoire celles de comédiens qui virevoltent de personnages en personnages, interrompent la narration pour régler leurs comptes personnels, redessinent les châteaux de quelques répliques hardies, transforment le public en foule révolutionnaire plongée dans un passé tumultueux, là où lois et monarques pouvaient être renversés. Et parfois, on ne sait pas pourquoi, le musicien qui les accompagne, les entraîne, les anime se permet même de prendre la parole et d'ajouter sa voix, ses remarques, son enthousiasme ou son indignation à cette fresque enlevée et puissante.

Facétieux et légers au départ, écriture, jeu et mise en scène glissent peu à peu dans la tragédie et épousent les variations de rythme et d'intensité d'une vie où personnalité d'une femme et histoire d'une nation n'en finissent pas de se heurter, de s'affronter et de se révéler.



La mise en scène

Le parti pris est celui d'une répétition, de la simplicité du décors, de la malle au trésor d'où sortent les costumes, d'où jaillit l'histoire et les possibles. L'imagination fait le reste. L'esprit des tréteaux transforment quelques chaises en barricades, en carrosse, en chemin de fuite ou en mains tendues. Les modestes tissus se font draps soyeux, tentures somptueuses, un escabeau devient tribune, balcon, guillotine, là aussi tout est permis puisque la magie du théâtre n'a pas à se plier au réalisme ni le projet à l'authenticité historique.

La valse des personnages ajoute à l'allégresse du propos et suggère tour-à-tour sous les traits d'un même comédien un homme de cour, Fersen, un révolutionnaire, Fersen, le baron de Batz, l'immonde Hebert, et Fersen à nouveau, véritable tourbillon qui rend compte de l'accélération de l'histoire où les têtes tournent et tombent. Un accessoire qui n'appartient à aucune époque suffit à métamorphoser le roi en mademoiselle de la Motte, un bonnet rouge fait de Rohan un Mirabeau vitupérant, les comédiens sont à nus, habillés des mots et de leur puissance de jeu, de celle qui nous fait croire à tout, de celle qui met en lumière la jubilation de jouer.

Si la chronologie est respectée, elle est également bousculée. L'irruption de la compétition transforme la rencontre amoureuse avec Fersen en joyeux quiz entre les comédiens. Les bonnets rouges qui tombent ou les chaises qui s'avancent et s'effacent disent les multiples soubresauts des complots, des tentatives de fuite, d'évasion. La fin sinistre est également adoucie par les derniers mots de Fersen qui laisse planer la lumière de l'éternité sur la dépouille de la reine.



